

Toute œuvre de pensée
est reçue

et insérée volontiers

Abonnement annuel: 12 Fr.

ÉDITION SUR PAPIER JAPON

IMPÉRIAL

50 Francs par an

IDJTIHAD

LIBRE EXAMEN

Revue sociale et littéraire de l'Orient et de l'Occident

(Paraissant mensuellement)

RÉDACTION

ET

ADMINISTRATION

Roseraie, 2, Genève

TÉLÉPHONE 4732

Adresse télégraphique:

IDJTIHAD, GENÈVE

1^e ANNÉE

N° 6

MAI 1905

foule aveuglée aura vu clair, les calamités publiques n'auront plus la possibilité d'exister.

Le savoir public, fruit d'une bonne et prévoyante instruction est la République la plus sûre et la plus inébranlable. Les mots de Fédération, Constitution, etc., ne sont que des mots. Comme M. René Millet l'a démontré dans son beau livre *Les Souvenirs des Balkans*, «décréter l'égalité des droits avant d'avoir vaincu les préjugés des races est chose futile».

Que tout ami du peuple nous prête son concours pour l'œuvre de diffusion de lumière que nous nous sommes assignée. C'est là que nous mettons tout notre espoir et toute notre énergie. C'est notre foi immuable, là est notre crédo suprême.

Mehr Licht! mehr Licht!

Dr A. DJEVDET.



LE CENTENAIRE DE SCHILLER

Le 9 mai, il y a juste cent ans, Schiller, une des plus grandes figures de l'humanité, rendait le dernier soupir. Le poète est l'homme universel, il ne connaît ni nations ni frontières. Le poète qui discerne les nations et en antipathise une, descend de la sublimité du chantre idéal au niveau d'un ménestrier.

Un fin poète persan avait dit:

«La voûte du ciel et la surface de la terre constituent déjà une prison assez étroite, n'ajoute pas une entrave à tes pieds par l'idée de la patrie.»

Schiller fut, incontestablement, un de ces rares esprits vraiment poètes, exilés par eux-mêmes, dans leur profonde et sublime sincérité. «Schiller n'eut jamais de haine contre aucun peuple», il n'était jamais aveuglé, comme Victor Hugo, pour écrire «Les Orientales» et pour oublier que les peuples oppri-

més ne sont pas responsables des crimes de leur gouvernement.

Schiller, ne fut point, comme Racine et Corneille, un poète, de Cour, et il s'est acquitté, mieux que personne, de la mission de Poète qui est d'être un fidèle interprète de l'humanité entière.

* * *

Schiller appartient donc autant aux Allemands qu'aux Turcs, aux Chinois, aux Américains, etc. Son centenaire a été célébré sur toute la terre et par toutes les nations avec une solennité proportionnelle à leurs degré d'humanité. Certes l'auteur de Guillaume Tell est la calamité des oppresseurs, il est, comme dit si bien Charles Andler, l'un des poisons, l'un des instruments de mort par lesquels la bourgeoisie, lentement, se suicide, car le propre des classes dirigeantes est de marcher à la mort un bandeau sur les yeux.»

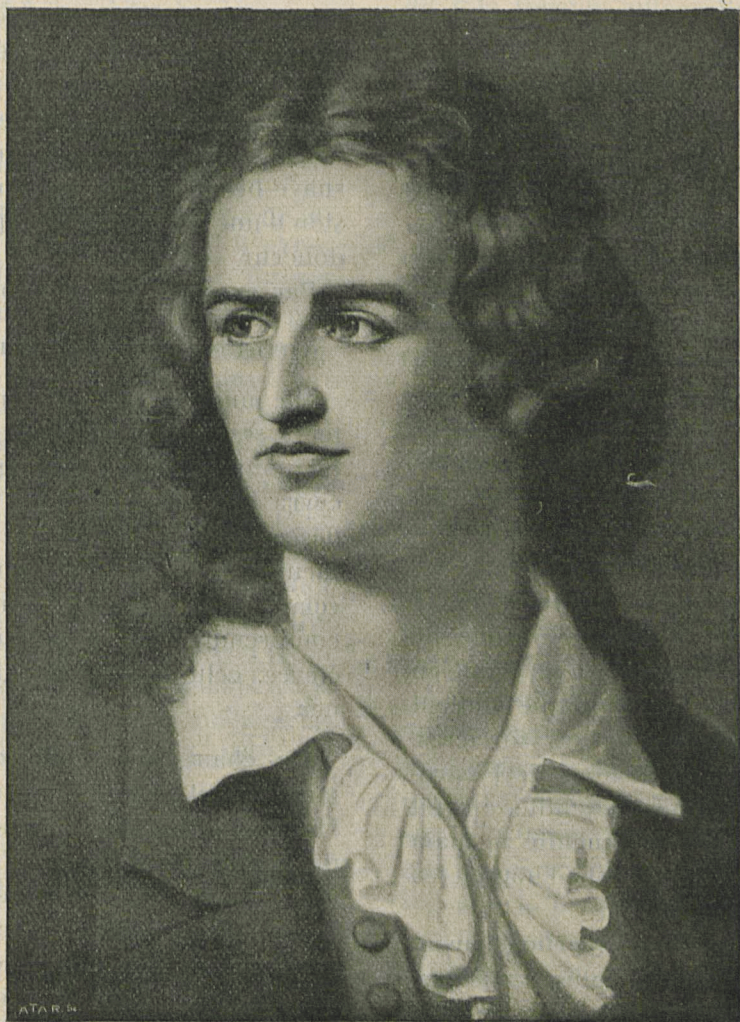
L'ingénu et profond poète qui a défini sa fin, avec une grandiose sincérité, dans les termes que voici:

Régénérer l'homme; faire disparaître de la terre, sans violence, les princes et les nations; faire de l'humanité une famille unique, et du globe un séjour d'hommes raisonnables.»

Il est à remarquer qu'il dit «sans violence», et ses «Räuber», tel que Karl Moor laissent tant peu de sang après eux...

«Wilhelm Tell», maudit le sort qui le met dans l'obligation d'ôter la vie à un être humain. Et la flèche de l'arbalétrier ne perce que le cœur d'un infâme bailli faisant caracoler son cheval fougueux sur les corps meurtris des femmes et des enfants jetés à terre pour implorer la grâce d'un mari ou d'un père languissant dans les cachots autrichiens.

«Die Räuber», dit Henry Lichtenberger, sont une éloquente proclamation de la liberté individuelle, des droits de l'homme. Schiller y montre la lutte de l'individu contre une société corrompue et perverse. Son héros, Karl Moor est un révolté. Plein de mépris pour «le siècle écrivassier» où il est né, pour les coutumes traditionnelles qui enchaînent le vulgaire, il proclame que «la loi n'a jamais



SCHILLER 1759-1805

شاعر مشهور فردهدريك شيله

encore fait un grand homme » mais que « la liberté enfante des colosses et des prodiges. »

« Kabale und Liebe » est « une protestation contre la corruption dont les cours premières donnaient l'exemple et contre l'asservissement de la bourgeoisie ».

« Fiesco » est, essentiellement, une apologie de l'idée républicaine. Don Carlos a le caractère d'une profession de foi libérale : L'Espagne et l'Europe ne peuvent plus se contenter de « cette paix de cimetière » que Philippe II fait régner dans ses Etats. Il faut que le roi « rende à l'humanité sa noblesse perdue », qu'il lui accorde la liberté de « penser ». L'œuvre de la tyrannie est stérile et caduque : « Des siècles plus éléments succéderont au siècle de Philippe apportant avec eux une sagesse plus douce; reconciliés, le bonheur du citoyen et la grandeur du prince... marcheront de pair... et la nécessité même se fera humaine ». Ce beau rêve universel était celui de Schiller.

Sa trilogie dramatique « Wallenstein » a quelque affinité avec le terrible drame de Shakespeare. Comme Macbeth va de crime en crime, entraîné par son ambition que soutient sa croyance à la prédication des sorcières, Wallenstein croit aux prédictions de l'Astrologue Seni. Dans les drames de Schiller on voit souvent s'appesantir sur l'humanité la main puissante du Destin « qui anoblit l'homme en même temps qu'il l'écrase ».

Nous ne parlons que très superficiellement et seulement des œuvres les plus remarquables du Poète. Il nous faudrait écrire tout un volume pour pouvoir analyser les productions de Schiller. Nous passons entièrement sous silence ses œuvres historiques.

Ses poèmes sont d'une harmonie touchante, l'accent de la sincérité vibre avec un ton qui plaît à l'âme pure. Il n'y a rien du tonnerre de Lord Byron. Schiller ne daigne pas nommer le tyran, il ne hait que la tyrannie en elle-même. Schiller, avant de transformer l'Etat pensait qu'il était nécessaire pour l'homme de se réformer lui-même. Ce fut sa grande gloire d'avoir travaillé de toutes ses

forces à cette résurrection morale de l'individu par le culte du bien, de l'idéal, de la liberté, et par l'exaltation de la solidarité humaine ».

Parmi les plus beaux de ses poèmes on peut citer : « La jeune Etrangère », le « Partage de la terre », « la Cloche », « le Désir », « le Pèlerin », etc.

Lorsque Schiller aborde un sujet, le plus vulgaire en devient illuminé et acquiert une suave beauté qui laisse à notre âme l'impression d'une caresse séraphique et d'une étrange douceur.

Par exemple lisons ce petit poème :

ADIEUX AUX LECTEURS

Ma muse se tait, et sent la rougeur monter à ses joues virginales; elle s'avance vers toi pour entendre ton jugement, qu'elle recevra avec respect, mais sans crainte. Elle désire obtenir le suffrage de l'homme vertueux que la vérité touche, et non un vain éclat; celui qui porte un cœur capable de comprendre les impressions d'une poésie élevée, celui-là seul est digne de la couronner.

Ces chants auront assez vécu, si leur harmonie peut réjouir une âme sensible, l'environner d'aimables illusions et lui inspirer de hautes pensées; ils n'aspirent point aux âges futurs; ils ne résonnent qu'une fois sans laisser d'échos dans le temps; le plaisir du moment les fait naître, et les heures vont les emporter dans leur cercle léger.

Ainsi le printemps se réveille; dans tous les champs que le soleil chauffe, il répand une existence jeune et joyeuse; l'aubépine livre aux vents ses parfums; le brillant concert des oiseaux monte jusqu'au ciel; tous les sens, tous les êtres partagent la commune ivresse... Mais dès que le printemps s'éloigne, les fleurs tombent à terre fanées, et pas une ne demeure de toutes celles qu'il avait fait naître.

Quoi de plus simple! et de plus charmant! La dernière strophe nous rappelle le passage

final d'un poème de notre regretté poète Nadji Effendi :

آی قورقوسی اولمایان خزان دن!

سیلم یخون اینخیر سین آزدن .

نابی ده کچر ، کیدر جهان دن ؛

بایندهمی در بهار ؟ هیهات !

— O toi qui ne crains pas l'automne ! Je ne sais pas pourquoi tu te sens froissé par lui. (Nadji), lui aussi s'en ira ; quittera le monde ; le printemps est-il permanent ? hélas !

Schiller est, à notre avis, le seul poète qu'on ne puisse comparer qu'à lui-même. Il n'a rien de commun avec Heine, ou Gœthe, ils ont été, eux, plus artiste que poètes, c'est un peu hardi de le dire, nous en convenons, mais ce jugement est le résultat d'un examen impartial. Gœthe ou Heine dominait l'Art et la Poésie, Schiller était, au contraire, l'auguste dominé de l'Art et de la Poésie. Quant à Shakespeare et à la comparaison qu'on peut faire entre lui et Schiller, nous dirons : Shakespeare est un demi-dieu, Schiller est un parfait homme. C'est le seul hommage que nous jugeons digne d'être fait à la mémoire d'un si grand poète. Nous n'engagerons jamais assez nos lecteurs d'Orient à lire et à méditer les œuvres du grand chanteur de « Gauillaume Tell ».

A. D.

M. J. KALAEFF

M. Kalaieff, le héros du drame du grand duc Serge, vient d'être exécuté. Il a rigoureusement rejeté la proposition qu'on lui a faite de demander la grâce au Czar avant son exécution. Il semble avoir dit : Sous la tyrannie, une œuvre capitale, une œuvre dont l'issue est de soustraire l'humanité gémissante à une ignominieuse tyrannie, doit, logiquement, être expié par une peine capitale. Et c'est prolonger infiniment l'effet de pareils

actes accomplis que de se résigner vaillamment à la fureur de l'atrocité. La « Tribune Russe » expose les documents relatifs à l'émouvant procès de Kalaieff.

Nous nous bornons à reproduire la vigoureuse déclaration de M. Kalaieff, après avoir dit à la torpide autocratie qui s'agite et s'abat et frappe :

« Eraser n'est pas vainere et ta foudre inutile
S'éteindradans ton sang. »

Voici cette touchante déclaration :

Avant tout, je suis obligé de faire une rectification matérielle. Je ne suis pas un accusé, je suis votre prisonnier. Nous sommes deux partis en état de guerre. Vous, vous êtes les représentants du gouvernement du tsar, les serviteurs salariés du capital et de la tyrannie. Moi, je suis un justicier du peuple socialiste et révolutionnaire. Une montagne de cadavres nous sépare ; des centaines et des milliers d'existences humaines brisées, un torrent de larmes et de sang qui s'est étendu sur toute la surface du vaste empire en provoquant partout l'horreur et la révolte, a creusé un fossé entre nous.

Vous avez déclaré au peuple la guerre ; nous avons relevé le défi. M'ayant capturé comme prisonnier de la guerre civile, vous pouvez m'en livrer soit à la torture de la lente agonie, soit à la mort, mais il ne vous est pas permis de juger ma personne. Quels que soient vos efforts pour me dominer par votre puissance, de même qu'un verdict d'acquiescement est impossible en votre faveur, de même il ne peut pas être question à mon égard d'une condamnation judiciaire. Entre nous il ne peut y avoir d'armistice, comme il ne peut pas y en avoir entre le peuple russe et l'autocratie. Nous sommes des ennemis.

Si, m'ayant privé de ma liberté et de tout moyen d'appel au peuple, vous avez organisé les assises solennelles de ce tribunal, il ne s'ensuit nullement que je doive reconnaître en vous mes juges. Non. Ce n'est pas à la loi revêtue de la livrée de sénateurs du tsar, ce n'est pas à l'assistance servile des soi-disant repré-